

Un club d'illustrateurs à la sauce bolognaise

VOYAGE Un collectif de 34 illustrateurs helvétiques, le Bolo Klub, présente ses dessins à la foire du livre pour enfants de Bologne, dont la Suisse est l'invitée d'honneur cette année

MEGAN ARNAUD
@meg_arnad

Ce sera à Bologne et dans un restaurant, mais cela n'aura aucun rapport avec la célèbre sauce. Le Bolo Klub est un collectif de 34 jeunes illustrateurs suisses. Il y a quelques jours, le groupe romand se réunissait au théâtre Am Stram Gram, institution genevoise dédiée à l'enfance, pour préparer son voyage à Bologne. «C'est l'endroit où il faut être», affirme Alex Howling, dessinateur de 24 ans.

La ville italienne accueille depuis cinquante-six ans une foire prestigieuse consacrée au livre jeunesse, «une foire professionnelle», poursuit Alex Howling. Editeurs et auteurs reconnus sont présents pour dénicher les talents de demain. Cette année, la Suisse est le pays hôte. Le Bolo Klub y est mis en valeur. Il exposera en off de la foire, à la Scuderia, un restaurant alternatif au cœur de la ville. Et forcément, c'est très excitant: «Il s'agit de découvrir tous les aspects du métier, de nouer des contacts, de se faire remarquer», explique le jeune homme, en montrant les quelques dessins qui partiront avec lui pour l'Italie. «Ce sont les aventures d'Hubert, un petit garçon qui montre son derrière à tous les passants. Il veut se rendre intéressant mais, à force, les gens se lassent et n'y prêtent plus attention. Il devra trouver autre chose pour embêter son monde.» Ce travail, il a notamment pu l'enrichir grâce aux conseils avisés des autres membres du collectif.

La force du collectif

Ce projet est l'initiative de Nina Wehrle et d'Evelyne Laube, illustratrices à Lucerne et fondatrices

du duo It's Raining Elephants. Elles ont déjà créé un premier groupe dans leur ville en janvier 2018. Le concept s'est ensuite étendu en Suisse romande et au Tessin. Entre Lausanne et Genève, c'est Mirjana Farkas, illustratrice et enseignante, qui supervise les opérations. Depuis le mois d'août, elle organise des rencontres au sein desquelles chaque invité apporte un regard différent sur le monde du livre jeunesse. «Nous avons rencontré Anne Crausaz, Albertine et Germano Zullo, Adrienne Barman, Tom Tira-

«C'est un métier qui s'exerce en solitaire, mais nous avons besoin d'être plusieurs pour réussir»

FANNY DREYER, ILLUSTRATRICE

bosco... Tous sont des illustrateurs romands réputés qui exposent à la foire de Bologne dans l'espace dédié à la Suisse», explique-t-elle. «Au fil des rendez-vous, on remonte tout le processus de création d'un livre pour enfants, des techniques de dessin jusqu'à l'édition. L'objectif étant qu'avant la foire, nous ayons tous des projets aboutis, mais aussi une vision globale de l'univers qui nous attend, professionnellement parlant», commente Ambre Verschaeve, 22 ans.

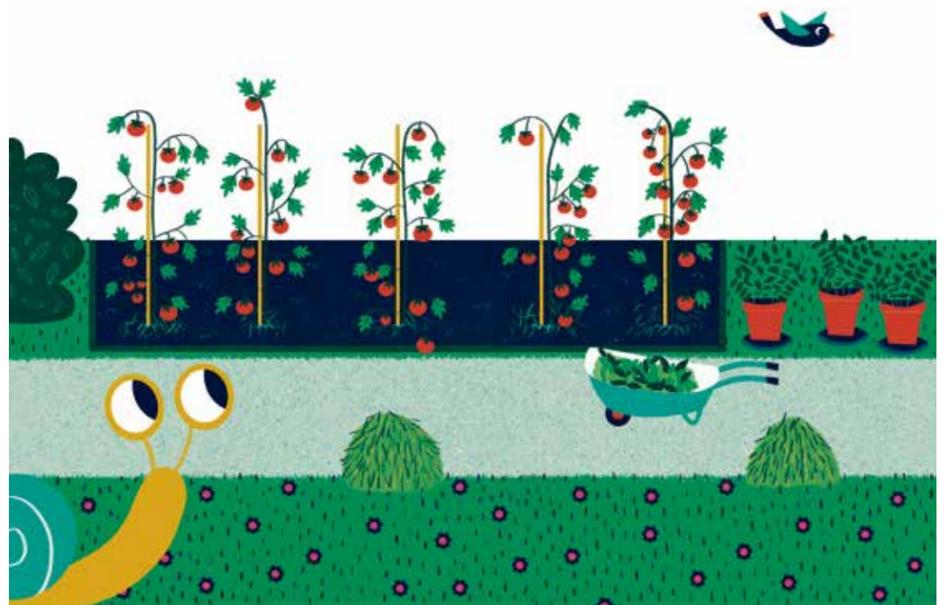
«C'est un métier qui s'exerce en solitaire, mais nous avons besoin d'être plusieurs pour réussir. Les échanges dans les salons avec les auteurs, éditeurs mais également

entre dessinateurs permettent de se sentir plus forts», avance Fanny Dreyer, illustratrice confirmée de 31 ans. Fribourgeoise d'origine, elle vit désormais à Bruxelles. Ce soir-là, elle revenait sur son parcours devant ces jeunes espoirs du dessin: des paroles très inspirantes pour ces aspirants illustrateurs. D'autant plus que l'artiste faisait partie des chanceux repérés à Bologne huit ans auparavant. Depuis, elle continue les collaborations avec la maison d'édition genevoise La Joie de lire. Elle a également créé, en équipe, le magazine pour enfants *Cuistax* et enchaîne les projets avec vidéastes et musiciens.

Des rêves plein la tête, les pieds bien sur terre

Quand on demande aux membres du Bolo Klub si c'est ce qu'ils espèrent, on s'attend à ce qu'ils acquiescent. Ce n'est pas le cas. «On ne se fait pas trop d'illusions», poursuit Ambre Verschaeve. Nous y allons un peu à l'aveugle et assez ouverts d'esprit pour prendre ce qu'il y a de bon à prendre. Le salon est connu pour être très exigeant et je m'attends surtout à recevoir des critiques. Mais j'en ressortirai plus enrichie, c'est certain, avec un univers artistique plus développé.» Derrière cette humilité manifeste se cache aussi une vérité criante.

«C'est difficile d'en vivre, confie Fanny Dreyer. Moi, j'y arrive encore, mais j'ai fait le choix de vivre à Bruxelles, où le coût de la vie n'est pas le même qu'en Suisse.» Même constat pour Adèle Dafflon, 33 ans: «En parallèle, je tiens un café à Fribourg.» Même s'il est compliqué d'établir un salaire moyen pour la profession (beaucoup de critères entrent en compte: les éditeurs, le tirage...),



Les images d'Adèle Dafflon (en haut) et de Louise Hastings (en bas). Le Bolo Klub romand se réunissait depuis le mois d'août afin que chaque membre affine son projet pour la foire de Bologne. (DR)

d'autres domaines rapportent plus que le livre jeunesse. C'est le cas de certains mandats d'illustration, pour des affiches par exemple.

Mais d'une façon générale, «les illustrateurs jeunesse touchent moins de droits que les dessinateurs de bande dessinée. La pro-

fession est encore victime du fait qu'à l'origine, c'était un milieu exclusivement féminin. Les salaires étaient donc moins élevés que ceux des hommes et nous avons gardé cela», indique Fanny Dreyer.

Un univers dont la sauce laisse alors finalement un goût amer,

par certains aspects. Et d'ailleurs, à quelle sauce seront mangés nos illustrateurs après la foire de Bologne? «Nous organiserons une rencontre de bilan et perspectives, pour envisager de nouveaux projets au sein de l'association Fokus Illustration», conclut Mirjana Farkas. ■

Angélica Liddell, stupéfiante d'amour à Lausanne

SPECTACLE L'artiste espagnole ne se remet pas de la mort de sa mère. Elle sublime cette douleur en liturgie déchirante, au Théâtre de Vidy, dans le cadre du festival Programme commun

Une telle douleur sur scène, vous ne vivrez plus jamais. L'artiste espagnole Angélica Liddell, sa figure de demoiselle du Prado, sa maigreur de ballerine se figent devant vous, les bras en croix. Au fond de ce corps allumette, un flot continu de chagrin bout en lave: remontent alors une liqueur de rage, le saignement d'une enfant blessée, le poème – réquisitoire d'écorchée – d'une femme de 50 ans dévastée par la mort de sa mère.

Mégalomanie de la souffrance

A cet instant d'*Una costilla sobre la mesa: Madre (Une côte sur la table: Mère)* à l'affiche du Théâtre de Vidy dans le cadre du festival Programme commun, Angélica Liddell s'offre à la cordelette d'un officiant au costume chamarré, qui fixe ses bras écartés à un timon. Est-ce une martyre? Une Madeleine après la crucifixion?

Une bête avant l'abattoir? Une possédée qui réclamerait le calice pour ne rien perdre de sa lie?

Angélica Liddell, cette excessive magnifique pour qui chaque pièce engage l'âme, les entrailles et le sexe, est toutes ces figures à la fois. Elle tangué à présent, sonnée jusqu'à en être grisée par une musique de cathédrale, une marche de velours à la mode de Johann Pachelbel.

On peut résister à cette mégalomanie de la souffrance. Refuser sa loi d'orage. Son fracas et son dolorisme forcené. Mais comment ne pas admirer l'intégrité d'une femme qui expose la seule part qui compte à ses yeux, la part maudite, et qui érige le théâtre en ultime refuge du sacré. Car l'œuvre d'Angélica a toujours à voir avec l'intime et le cosmique, avec l'excrément et la possibilité de Dieu.

Une mère honnie et adorée

Epanchement anarchique, alors? Oh que non. L'excès est chez elle réglé comme une liturgie. *Una costilla sobre la mesa: Madre* est une cérémonie qui

emprunte ses coiffes d'oiseau aux fêtes anciennes des villages d'Espagne, ses voiles aux pleureuses d'antan, sa tête de porc à la parabole des démons et des pour-ceaux. Sur l'établi de l'orpheline, tous les fétiches sont bons pour commercer avec une mère honnie et adorée.

Au début donc de ce requiem, elle se jette dans la lice, appelée par une romance de guitare. Sur scène, une demi-douzaine de morts-vivants assis, couverts de la tête aux pieds par une robe de monastère. Vous fermez un instant les yeux et vous entendez sa voix d'impératrice des ombres, son débit de crécelle. De quoi parle-t-elle? De sa mère, de ses dernières heures, de sa peau de glace.

Le chant des ombres

Plus tard, elle posera au pied d'un autel de fortune le portrait d'une belle femme – la défunte. Plus tard encore, un buste de fillette bien vivante paradera au-dessus d'un cercueil porté par des croque-morts. Le temps d'une éclipse, cette même enfant courra vers Angélica. Celle-ci l'accueil-

lera avec un «madre» d'une tendresse à couper le souffle. En ce sanctuaire, tous les âges se mêlent. Elles s'embrassent, puis s'enfuient insouciantes comme des cabris.

Sur les débris de ce mirage, l'extraordinaire chanteur Nino de Elche feule. Ce chant est un livre – celui des colères jamais éteintes, des étreintes jamais perdues – qui n'en finit pas de se déchirer. Angélica Liddell est la fille rêvée d'Antonin Artaud, ce poète qui exigeait du théâtre qu'il soit un bûcher, et de l'Américaine Judith Malina, l'égyptienne du Living Theatre, dont les spectacles étaient des fleuves en crue.

Mais voici que les morts-vivants de tout à l'heure ouvrent des bras d'hiver. Ils laissent tomber leurs habits et dévoilent le chagrin de leurs corps. Au milieu de ce cortège, Angélica rôde en reine de carnaval. Elle agonise, elle survit. Elle est fureur, elle est prière. Jamais, elle ne fera le deuil, jure-t-elle. Toujours, elle sera une plaie ouverte, pour qu'au-delà des cendres sa mère vive en elle. ■

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

EN BREF

Roberto Saviano persiste et signe

«Résister, continuer»: c'est le credo de l'écrivain italien anti-mafia Roberto Saviano, qui doit vivre sous protection policière depuis son livre *Gomorra*. Et «lire, c'est aussi un acte de résistance», a-t-il souligné, applaudi par le public au festival Quais du polar à Lyon, rendez-vous incontournable pour les amateurs du genre. Le roman de Saviano *Baiser féroce* paraîtra le 4 avril chez Gallimard. Il s'agit de la suite de son succès *Piranhas*, dont l'adaptation par Claudio Giovannesi a reçu le prix du meilleur scénario en février à la Berlinale. AT5/LT

La pyramide du Louvre perd son collage géant

Sitôt collée, sitôt abîmée: la saisissante œuvre en trompe-l'œil de JR autour de la pyramide du Louvre, à Paris, aura duré quelques heures, l'artiste justifiant la rapide dégradation par l'effet du soleil et les pas des piétons. Grâce à un collage photographique effectué par 400 bénévoles, l'artiste contemporain avait fait apparaître, comme au milieu d'un gouffre, des fondations imaginaires de la pyramide, qui fête ses 30 ans. AFP